

Chapitre 35

Sur trois bonnes épouses

1. Il n'y en a pas des quantités, comme chacun sait ; et notamment en ce qui concerne les devoirs du mariage. Car c'est là, en effet, un marché plein de tant de circonstances épineuses, qu'il est malaisé que la volonté d'une femme puisse s'y maintenir longtemps intacte. Les hommes, quoique leur situation y soit un peu meilleure, y ont déjà trop¹ à faire.

2. La pierre de touche d'un bon mariage, sa véritable preuve, c'est la durée de cette communauté, si elle a été constamment douce, loyale et agréable. À notre époque, les épouses font plus volontiers étalage de leurs bons services et de la véhémence de leur affection à leur mari – quand celui-ci a disparu. Elles cherchent alors à donner au moins un témoignage de leur bonne volonté. Témoignage tardif, et même hors de saison... Elle prouvent plutôt par là qu'elles ne les aiment que morts.

3. La vie est pleine d'agitation fiévreuse. Le trépas, d'amour et de courtoisie... De même que les pères cachent leur affection envers leurs enfants, les femmes cachent volontiers leur affection envers leur mari, pour conserver une attitude digne et respectable. Cette dissimulation n'est pas de mon goût. Elles ont beau s'arracher les cheveux, s'égratigner le visage, je demande plutôt à l'oreille d'une femme de chambre ou d'un secrétaire : « Comment étaient-ils, comment ont-ils vécu ensemble ? » Je me souviens toujours de ce bon mot : « D'autant plus de pleurs que moins de dou-

1. Dans le texte de 1580 et celui de l'« exemplaire de Bordeaux » on lit ici : « prou » (« assez » ou « beaucoup »).

leur.¹ » Leur façon de rechigner est détestable pour les vivants et sans importance pour les morts. On permettrait volontiers des sourires après, pourvu qu'on en ait pendant la vie. N'y a-t-il pas de quoi ressusciter de colère, si celui qui m'aura craché au nez pendant que j'étais en vie vient me lécher les pieds quand je n'y suis plus ?

4. S'il y a quelque honneur à pleurer un mari, il n'appartient qu'à celles qui leur ont souri ; que celles qui ont pleuré durant sa vie sourient après sa mort, au dehors comme au dedans. Ne vous fiez donc pas à ces yeux embués, à cette voix à faire pitié : regardez plutôt ce port de tête, ce teint, ces joues rebondies, sous les grands voiles : c'est par ces détails-là qu'elle parle clairement. Il en est peu dont la santé n'aille en s'améliorant, effet qui ne saurait mentir. Cette contenance cérémonieuse ne regarde pas tant le passé que l'avenir : c'est un gain plus qu'un solde. Dans mon enfance, une dame très belle et très honnête, qui vit encore, veuve d'un prince, avait dans sa mise un je ne sais quoi de plus qu'il n'est permis par les règles du veuvage. Et à ceux qui le lui reprochaient, elle répondait : « C'est que je ne recherche plus de nouvelles amitiés, et que je n'ai pas envie de me remarier. »

5. Pour ne pas être tout à fait en désaccord avec les habitudes, j'ai choisi de parler ici de trois femmes qui ont aussi déployé leur bonté et leur affection pour entourer la mort de leurs maris. Mais ce sont là des exemples quelque peu différents, où la passion est si forte qu'elle en arrive à mettre un terme à la vie.

6. Pline le Jeune avait, non loin de sa maison en Italie², un voisin terriblement torturé par des ulcères qui s'étaient manifestés sur ses « parties honteuses ». Sa femme, qui le voyait depuis longtemps souffrir, le pria de lui permettre d'examiner de près et librement l'état de son mal, pour pouvoir lui dire plus franchement que quiconque ce qu'il pouvait en espérer. Après avoir obtenu cette permission, et l'avoir soigneusement examiné, elle se rendit compte qu'il était impossible qu'il pût en guérir, et que tout ce qu'il pouvait en attendre, c'était de traîner fort longtemps une vie douloureuse et languissante. Aussi lui conseilla-t-elle comme étant le remède radical et le plus sûr, de se tuer. Et comme elle le

1. Tacite, *Annales*, [100] II, LXXVII. Mais la citation de Montaigne est inexacte.

2. Source : Pline le Jeune, *Correspondance* [39] Livre VI, 24.

trouvait un peu faible pour une action si rude, elle lui dit : « Ne pense pas, mon ami, que les douleurs que je te vois endurer me touchent moins que toi, et pour m'en délivrer, je vais me servir pour moi-même de cette médecine que je te prescris. Je veux t'accompagner dans ta guérison comme je l'ai fait dans ta maladie. Oublie tes craintes, et pense que nous n'éprouverons que du plaisir à ce passage qui nous délivrera de ces tourments : nous serons heureux en nous en allant ensemble. »

7. Cela dit, et ayant raffermi le courage de son mari, elle décida qu'ils se précipiteraient dans la mer par une fenêtre de leur logis, qui y donnait justement. Et pour maintenir jusqu'au bout cette grande et loyale affection dont elle l'avait entouré toute sa vie, elle voulut encore qu'il meure entre ses bras. Mais de peur que ceux-ci la trahissent, et que leur étreinte ne vienne à se relâcher à cause de la chute et de la peur, elle se fit attacher très étroitement à lui par le milieu du corps, et abandonna ainsi la vie pour le repos de celle de son mari.

8. Cette épouse-là était de condition modeste. Et parmi les gens de cette sorte, il n'est pas si rare de rencontrer une action d'une exceptionnelle qualité.

*C'est chez eux que la Justice
Sur la terre a fait ses derniers pas.*

Virgile [114]
II, 473.

Les deux autres dont je vais parler sont de condition noble et riche – où les exemples de vertu sont plus rares.

9. Arria, la femme de Cecinna Pætus, ancien consul, était la mère d'une autre Arria, femme de Thræsea Pætus dont la vertu fut si renommée du temps de Néron, et qui par ce gendre, était la grand-mère de Fannia (la ressemblance des noms des hommes et des femmes et de leurs destins a induit en erreur plusieurs auteurs). Cecinna Pætus ayant été fait prisonnier par les gens de l'Empereur Claude, après la défaite de Scribonianus dont il avait pris le parti, sa femme Arria supplia ceux qui l'emmenaient à Rome de la prendre à bord de leur navire, où elle leur causerait une bien moins grande dépense et bien moins de soucis que le grand nombre de personnes dont ils auraient besoin pour servir son mari, disant qu'à elle seule elle s'occuperait de sa chambre, de la cuisine, et accomplirait toutes sortes d'autres tâches. Mais

ils refusèrent. Alors elle se jeta dans un bateau de pêcheur qu'elle loua sur le champ, et suivit ainsi son mari depuis la Slavonie. Quand ils furent arrivés à Rome, un jour, en présence de l'empereur, Junia, veuve de Scribonianus, s'étant approchée d'Arria familièrement, à cause de la ressemblance de leurs destins, celle-ci la repoussa brutalement, en lui disant : « Moi, te parler ou t'écouter, alors que Scribonianus a été tué près de toi, et que tu vis encore ? » Ces paroles, avec d'autres signes, firent comprendre à ses parents qu'elle envisageait de se suicider, parce qu'elle ne pouvait pas supporter le triste sort de son mari. Et Thræsea, son gendre, la supplia de ne pas mettre fin à ses jours, lui disant : « Quoi ? Si mon sort était semblable à celui de Cecinna, voudriez-vous que ma femme votre fille en fit de même ? – Comment donc, si je le voudrais ? » répondit Arria ; oui, oui je le voudrais, si elle avait vécu aussi longtemps, et en aussi bon accord avec toi que mon mari et moi. »

10. Ces paroles augmentaient le souci que l'on se faisait pour elle, et faisaient qu'on surveillait de plus près sa conduite. Un jour, après avoir dit à ceux qui veillaient sur elle : « Vous aurez beau faire, vous pouvez bien me faire mourir plus mal, mais vous ne pourrez pas m'empêcher de mourir. » Et s'élançant brutalement de la chaise sur laquelle elle était assise, elle se jeta de toutes ses forces la tête la première contre le mur voisin ; sous le coup, elle tomba de tout son long, évanouie, et gravement blessée. Après qu'on l'eut fait revenir à elle avec bien des difficultés, elle déclara : « Je vous disais bien que si vous me refusiez une façon commode de me tuer, j'en trouverais une autre, si malaisée qu'elle fût. »

11. Et voici comment finit une vertu aussi admirable. Son mari Pætus n'ayant pas le courage suffisant pour se donner lui-même la mort à laquelle la cruauté de l'empereur le contraignait, un beau jour, après avoir d'abord employé les raisonnements et les exhortations appropriés au conseil qu'elle lui donnait en ce sens, elle prit le poignard qu'il portait et, le tenant à la main, elle dit en conclusion de son exhortation : « Fais ainsi, Pætus ! » et au même instant, s'en étant donné un coup mortel dans la poitrine, et l'arrachant de sa plaie, elle le lui présenta pendant qu'elle se mourait, avec ces nobles, généreuses et immortelles paroles : « Pæte, non dolet ». Elle n'eut le temps que de dire ces

trois mots d'une si grande profondeur : « Tiens, Pætus, cela ne fait pas mal. »

*Quand Arria la chaste présenta à Pætus le glaive
Qu'elle venait de retirer de son sein,
« Crois-moi, dit-elle, ce coup ne me fit point de mal,
Mais celui que tu vas te porter me fait déjà souffrir. »*

Martial [51] I,
14.

12. Les paroles d'Arria sont bien plus vivantes dans leur forme originale¹, et même d'un sens plus riche. Car les plaies, la mort de son mari et la sienne, tout cela ne pouvait guère être douloureux pour elle qui en avait été la conseillère et l'inspiratrice ; mais après avoir accompli cette noble et courageuse entreprise pour le seul bien de son mari, c'est encore de lui qu'elle se préoccupe dans le dernier acte de sa vie, en cherchant à lui ôter la crainte de la suivre dans la mort. Pætus se frappa aussitôt avec ce même glaive, et peut-être honteux, à mon avis, d'avoir eu besoin d'un si cher et si précieux enseignement.

13. Pompeia Paulina, jeune romaine et dame de très noble famille, avait épousé Sénèque, alors qu'il était déjà très âgé². Néron, son « cher » disciple, lui envoya ses sbires pour lui signifier sa condamnation à mort. Cela se passait ainsi : quand les empereurs romains de cette époque avaient condamné un homme de qualité, ils lui faisaient transmettre par leurs officiers l'ordre de choisir la mort qui lui convenait, dans tel ou tel délai, qu'ils lui fixaient selon le degré de leur colère, tantôt très court, tantôt plus long, lui fixant un terme pour qu'il puisse régler auparavant ses affaires, mais quelquefois aussi lui en ôtant la possibilité par la brièveté du délai ; et si le condamné résistait à leur ordre, ils envoyaient des gens capables de l'exécuter, soit en lui tranchant les veines des bras et des jambes, soit en le forçant à avaler du poison. Mais les gens d'honneur n'attendaient pas d'en arriver à cette extrémité, et se servaient de leurs propres médecins et chirurgiens pour cela.

14. Sénèque écouta les sbires de Néron avec un visage tranquille et ferme, et ensuite, demanda du papier pour faire son testament. Cela lui ayant été refusé par le chef, il se tourna vers ses amis, et leur dit : « Puisque je ne puis vous laisser autre chose

1. Celles que rapporte Pline, au § 11.

2. Ce passage est inspiré de Tacite, *Annales* [100] XV, 62-64.

en reconnaissance de ce que je vous dois, je vous laisse au moins ce que j'ai de plus beau, à savoir : le souvenir de mon caractère et de ma vie, que je vous demande de conserver dans votre mémoire, pour que de cette façon vous vous fassiez la réputation de sincères et véritables amis. » Et en même temps, tantôt il calmait par de douces paroles les souffrances qu'il les voyait endurer, tantôt il enflait sa voix pour les morigéner : « Où sont les beaux préceptes de la philosophie ? Que sont devenues les provisions que nous avons faites pendant tant d'années contre les coups du sort ? La cruauté de Néron nous était-elle inconnue ? Que pouvions-nous attendre de quelqu'un qui a tué sa mère et son frère, sinon qu'il fit encore mourir son précepteur, celui qui l'a élevé et éduqué ? »

15. Ayant ainsi parlé à tous, il se tourne vers sa femme, et l'enlaçant étroitement alors que son cœur et ses forces défailaient sous le poids de la douleur, il la pria de supporter avec plus de courage cet accident, par amour pour lui. Il lui dit que l'heure était venue de montrer, non plus par des raisonnements et des discours, mais par des actes, le fruit qu'il avait tiré de ses études ; qu'il ne faisait aucun doute qu'il accueillait la mort non seulement sans douleur, mais même avec allégresse. « C'est pourquoi, mon amie, dit-il, ne la déshonore pas par tes larmes ; ne te donne pas l'air de m'aimer plus que ma réputation : apaise ta douleur, et console-toi avec ce que tu as connu de moi et de mes actes, et poursuis le reste de ta vie avec les honnêtes occupations auxquelles tu t'adonnes. »

16. Paulina, ayant un peu repris ses esprits, et la qualité de son courage ayant été renforcée par un grand élan d'affection, répondit : « Non, Sénèque, je ne vous laisserai pas sans ma compagnie dans des circonstances aussi graves ; je ne veux pas que vous puissiez penser que les vertueux exemples de votre vie ne m'aient pas appris à bien mourir. Et quand le pourrais-je mieux, et plus dignement, et plus selon mon gré qu'avec vous ? Soyez-en certain : je partirai en même temps que vous. »

17. Alors Sénèque, appréciant comme il se doit la décision si belle et si fière de sa femme, et aussi d'être libéré du souci de la laisser après sa mort à la merci de ses ennemis et soumise à leur cruauté, lui dit : « Je t'avais conseillé, Paulina, sur ce qui servirait le mieux à conduire heureusement ta vie. Tu préfères donc mourir dans l'honneur ! Je ne m'y opposerai pas. Que la

fermeté et la résolution soient les mêmes pour notre commune fin : mais la beauté et la gloire sont plus grandes pour toi. »

18. Après cela, on leur coupa en même temps les veines des bras. Mais comme celles de Sénèque, durcies par le grand âge autant que par sa vie très sobre, laissaient couler le sang trop faiblement et trop lentement ; il ordonna qu'on lui coupât aussi les veines des cuisses ; et de peur que le tourment que cela lui causait n'attendrît le cœur de sa femme, autant que pour se libérer lui-même de l'affliction qu'il ressentait de la voir en si piteux état, après avoir très amoureusement pris congé d'elle, il la pria de permettre qu'on l'emportât en une chambre voisine, ce qui fut fait. Mais toutes ces incisions étant encore insuffisantes pour le faire mourir, il demanda à Statius Anneus, son médecin, de lui administrer un poison. Or celui-ci n'eut guère d'effet lui non plus, car du fait de la faiblesse et de la roideur de ses membres, il ne put parvenir jusqu'au cœur.

19. On lui fit donc, en plus, préparer un bain très chaud. Et sentant alors sa fin prochaine, tant qu'il eut du souffle, il continua à tenir de très beaux propos sur l'état dans lequel il se trouvait, que ses secrétaires recueillirent tant qu'ils purent entendre sa voix. Et ses dernières paroles sont restées longtemps célèbres dans la mémoire des hommes (c'est d'ailleurs une perte terriblement fâcheuse qu'elles ne soient parvenues jusqu'à nous). Sentant venir ses derniers moments, il prit de l'eau du bain toute sanglante et s'en aspergea la tête en disant : « Je voue cette eau à Jupiter, le libérateur. »

20. Averti de tout cela, Néron, craignant qu'on lui reproche la mort de Paulina, qui appartenait à la bonne société romaine, et envers laquelle il n'avait pas d'inimitié particulière, envoya précipitamment des gens pour panser ses blessures. Ce fut fait sans même qu'elle s'en aperçût, étant déjà à demi morte et sans connaissance. Et si elle a vécu depuis, contre son gré, ce fut très honorablement et conformément à la qualité de son caractère, montrant par la pâleur de son visage combien sa vie s'était écoulée par ses blessures.

21. Voilà mes trois histoires vraies, que je trouve aussi belles et tragiques que celles que nous inventons nous-mêmes pour plaire au public. Et je m'étonne que ceux qui s'adonnent à cela n'aient pas l'idée de chercher plutôt dans les dix mille très belles histoires

que l'on trouve dans les livres : ils en auraient moins de peine, et on en tirerait plus de plaisir et de profit. Et celui qui voudrait en faire une œuvre d'ensemble dont toutes les parties se tiendraient entre elles, n'aurait besoin d'y apporter que la liaison, comme on le fait pour souder entre eux des métaux différents. Il pourrait entasser de cette façon quantité d'événements de toutes sortes, en les arrangeant et en les diversifiant selon que la réussite de l'ouvrage le demanderait, à peu près comme Ovide a cousu et agencé ses « *Métamorphoses* » à partir d'un grand nombre de fables diverses.

22. Dans le dernier couple dont j'ai parlé, il est encore intéressant de remarquer que si Paulina offre volontiers de quitter la vie pour l'amour de son mari, son mari avait autrefois quitté la mort par amour pour elle. Nous ne voyons pas grand équilibre dans cet échange. Mais en fonction de ses opinions stoïciennes, je crois qu'il pensait pourtant avoir autant fait pour elle, en prolongeant sa vie en sa faveur, que s'il était mort pour elle. Dans l'une des lettres qu'il écrivit à Lucilius, il raconte d'abord comment, la fièvre l'ayant pris à Rome, il monta soudain en voiture pour une maison qu'il avait à la campagne, contre l'avis de sa femme, qui voulait l'en empêcher, et à qui il avait répondu que la fièvre qui le tenait n'était pas celle du corps, mais du lieu. Puis il poursuit ainsi :

23. « Elle me laissa partir, avec force recommandations pour ma santé. Or moi qui sais que sa vie est toute en moi, je m'occupe d'abord de moi pour m'occuper d'elle : le privilège de la vieillesse, qui me rend plus ferme et plus résolu pour certaines choses, s'efface quand je me souviens que dans ce vieillard, il y a une jeune personne à qui je suis nécessaire. Puisque je ne puis l'amener à m'aimer plus courageusement, elle m'amène à m'aimer moi-même avec plus de soin. C'est qu'il faut bien concéder quelque chose aux affections véritables, et parfois, même si les circonstances nous poussent en sens contraire, il faut rappeler la vie, même si cela est pénible, il faut arrêter avec ses dents l'âme prête à s'envoler¹, puisque la règle de vie, pour les gens de bien, ce n'est pas vivre aussi longtemps qu'il leur plaît, mais aussi long-

1. « âme » est ici le souffle vital aussi, sens premier du mot latin « *anima* ». Je conserve la jolie expression de Montaigne, en la développant un peu.

temps qu'ils le doivent. Celui qui n'a pas assez d'estime envers sa femme ou un ami pour vouloir prolonger sa vie, et qui s'acharne à mourir, est trop faible et trop délicat : il faut que l'âme sache s'imposer cela quand l'intérêt des nôtres l'exige. Il faut parfois nous dévouer pour nos amis, et quand nous voudrions mourir pour nous, y renoncer pour eux.

24. « C'est une preuve de noblesse de cœur que de revenir vers la vie en considération d'autrui, comme l'ont montré plusieurs grands personnages. Et c'est un trait de sagesse remarquable que de conserver la vieillesse (dont le plus grand avantage réside dans une certaine nonchalance envers sa durée, avec un plus grand courage et un plus grand dédain envers la vie), si l'on sent que cela peut être doux, agréable et profitable à quelqu'un que l'on aime beaucoup. On en reçoit d'ailleurs une très plaisante récompense ; est-il rien de plus doux en effet que d'être si cher à sa femme que, par égard pour elle, on en devienne plus cher à soi-même ? Ainsi ma Paulina m'a-t-elle communiqué, non seulement sa crainte, mais a aussi suscité la mienne. Il ne m'a pas suffi de considérer avec quelle fermeté je pourrais mourir, j'ai aussi considéré combien elle pourrait avoir de peine à supporter cela. Je me suis donc obligé à vivre, et c'est quelquefois faire preuve de magnanimité que de vivre. » Voilà ses propres mots, excellents, comme le fut sa conduite.

Chapitre 36

Sur les hommes les plus éminents

1. Si l'on me demandait de faire un choix parmi tous les hommes qui sont venus à ma connaissance, je crois qu'il y en a trois que je mettrais au-dessus des autres. L'un est Homère. Non qu'Aristote ou Varron, par exemple, ne fussent peut-être aussi savants que lui ; il est même possible que dans son art, Virgile lui soit comparable. Je laisse juges de cela ceux qui les connaissent tous les deux. Moi qui n'en connais qu'un, je puis seulement dire que de mon point de vue, je ne crois pas que les Muses elles-mêmes pourraient aller plus loin que le Romain.

*Il chante sur sa lyre les vers d'Apollon,
Quand celui-ci touche de ses doigts sa lyre.*

Properce [80]
II, xxxiv, 79.

2. Toutefois, dans ce jugement, il ne faudrait pas oublier que c'est principalement d'Homère que Virgile tire son savoir-faire, que c'est son guide et son maître d'école. Et qu'un seul élément de l'Iliade a suffi pour donner corps et substance à cette grande et divine Énéide. Mais ce n'est pas tout : j'ajoute à ses mérites plusieurs autres particularités qui me rendent ce personnage admirable, et le placent presque au-dessus de la condition humaine. Et en vérité, je me suis souvent étonné que lui qui a créé plusieurs déités et les a fait accepter de par le monde, rien que par son autorité, n'ait pas lui-même été placé parmi les dieux.

3. Étant aveugle et pauvre, ayant vécu avant que les sciences fussent constituées à partir d'observations sûres et dotées de règles, il les a pourtant si bien connues que tous ceux qui se sont mis en

devoir depuis de fonder des sociétés, de conduire des guerres, et d'écrire, soit sur la religion, soit sur la philosophie, se sont servis de lui comme d'un maître absolu de la connaissance universelle, et ont traité ses livres comme une pépinière pour toutes sortes de savoirs. Il nous enseigne mieux que Chrysippe et Crantor

Horace [35] I,
II, 3.

Ce qui est bien ou honteux, utile ou non.

Ou comme le dit cet autre,

Ovide [66] III,
9, v. 25.

*Dans ses livres, comme à une source inépuisable,
Les lèvres des poètes boivent les eaux du mont Piérus.*

Et cet autre encore,

Lucrèce [47]
III, 1050.

*Ajoutez-y les compagnons des Muses, parmi lesquels Homère
L'incomparable s'est élevé jusqu'aux astres.*

Cet autre enfin,

Manilius [50]
II, 8.

*Source abondante où la postérité
A puisé ses chants,
Sans craindre de diviser en mille ruisselets
Cette richesse d'un seul homme.*

4. C'est contre l'ordre de la Nature qu'il a produit la plus belle œuvre qui puisse être, car à la naissance les choses sont d'ordinaire imparfaites : elles se développent et se fortifient en s'accroissant. C'est lui qui a rendu mûrs, parfaits et accomplis dès leur naissance, la poésie et plusieurs autres arts. C'est la raison pour laquelle on peut l'appeler le premier et le dernier des poètes, suivant le beau témoignage que l'Antiquité nous a laissé de lui : n'ayant eu personne à imiter, personne n'a jamais pu l'imiter. Ses mots, selon Aristote, sont les seuls qui soient à la fois mouvement et action : ce sont les seuls qui aient véritablement de la substance.

5. Alexandre le Grand ayant trouvé dans les objets ayant appartenu à Darius un coffret précieux, ordonna qu'on le lui réservât pour y loger son Homère, disant que c'était le meilleur conseiller et le plus digne de foi pour ses affaires militaires. C'est pour la même raison que Cléomène¹, fils d'Alexandrides, dit que

1. Cléomène Ier, qui a vécu entre -519 et -540.

c'était le poète des Lacédémoniens, parce que très bon maître dans l'art militaire. Cette réputation exceptionnelle et unique lui est restée jusque dans le jugement de Plutarque disant que c'est le seul auteur au monde dont on n'est jamais rassasié ni dégoûté, toujours différent aux yeux de ses lecteurs, et se renouvelant sans cesse et faisant toujours preuve de nouveaux attraits. Ce fantasque d'Alcibiade ayant demandé à quelqu'un de lettré un livre d'Homère, le souffleta parce qu'il n'en avait point – comme quelqu'un qui découvrirait qu'un de nos prêtres n'a pas de bréviaire. Xénophane¹ se plaignait un jour à Hiéron, tyran de Syracuse, de ce qu'il était si pauvre qu'il n'avait pas de quoi nourrir deux serviteurs. « Eh quoi ! lui répondit-il, Homère qui était beaucoup plus pauvre que toi en nourrit plus de dix mille, tout mort qu'il est ! » N'était-ce pas aussi ce que voulait dire Panætius², quand il appelait Platon « l'Homère des philosophes » ?

6. Cela dit, quelle gloire peut se comparer à la sienne ? Il n'est rien qui soit demeuré aussi vivant dans la bouche des hommes que son nom et celui de ses ouvrages ; rien d'aussi connu et d'aussi courant que Troie, Hélène, et ses guerres – qui n'ont peut-être jamais eu lieu ! Nous donnons encore à nos enfants des noms qu'il a forgés, il y a plus de trois mille ans. Qui ne connaît en effet, Hector et Achille ? Ce ne sont pas seulement certaines familles en particulier, mais la plupart des peuples, qui se cherchent des origines dans ce qu'il a imaginé³. Mahomet, deuxième du nom, empereur des Turcs, écrivait à notre Pape Pie II : « Je m'étonne de voir comment les Italiens se dressent contre moi, attendu que nous avons chez les Troyens une origine commune, et que j'ai, comme eux, l'intention de venger le sang d'Hector sur les Grecs, qu'ils essaient pourtant de favoriser contre moi. » N'est-ce pas une noble comédie, dans laquelle les rois, les États et les empereurs jouent toujours leurs rôles depuis tant de siècles, et à laquelle l'univers entier sert de théâtre ? Le lieu de sa naissance

1. Xénophane de Colophon (Asie Mineure), philosophe grec de l'école d'Élée, qui vécut au -VI^e s. « Il dénonça surtout le caractère anthropomorphique et immoral de la représentation des dieux chez Homère et Hésiode » (d'après le dict. *Petit Robert des noms propres*).

2. Philosophe stoïcien qui vécut à Athènes vers 180-110 av. J.-C.

3. Outre le poème de Virgile, *l'Énéide*, qui établit une origine troyenne pour Rome, on peut citer *la Franciade*, de Ronsard, qui fait d'un soi-disant Francus, fils d'Hector, l'ancêtre des Français...

donna matière à discussion entre sept villes grecques, tant son obscurité même lui valut d'honneur : Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chios, Argos, Athènes.

7. Le second personnage est pour moi Alexandre le Grand. En effet, l'âge auquel il commença ses conquêtes, le peu de moyens avec lequel il réalisa un projet aussi ambitieux que le sien, l'autorité qu'il acquit dès son enfance auprès des chefs qui le suivirent, les plus grands et les plus aguerris du monde, la chance extraordinaire dont le destin le gratifia, et favorisa ses projets fort risqués et que je pourrais même qualifier de téméraires :

Lucain [46] I,
149.

*Renversant tout ce qui est obstacle à son ambition,
Et heureux de se faire un chemin dans les ruines.*

Avoir, à l'âge de trente trois ans, traversé victorieux toute la terre habitable, et en une demi-vie avoir atteint tout ce que peut la nature humaine, tout cela fait une grandeur telle qu'on ne peut envisager ce qu'eût été sa durée légitime et les progrès continuels de sa vertu comme de son heureux destin, jusqu'à un terme normal, sans imaginer quelque chose de véritablement sur-humain. Il a fait naître de ses soldats tant de branches royales, laissant après sa mort le monde en partage à quatre successeurs, simples chefs de son armée, dont les descendants se sont maintenus si longtemps, en conservant leurs possessions. Il y avait en lui tant de vertus excellentes : justice, tempérance, générosité, respect de la parole donnée, amour envers les siens, humanité envers les vaincus, que son caractère ne semble en vérité avoir mérité aucun reproche – seulement certains de ses actes en particulier, rares et extraordinaires. Mais il est impossible de conduire de si grandes entreprises en respectant les règles de la justice : des gens comme lui doivent être jugés sur l'ensemble et l'objectif ultime de leurs actions. La ruine de Thèbes¹, le meurtre de Ménandre² et du médecin d'Ephestion, de tant de prisonniers perses d'un seul coup, d'une troupe de soldats indiens (et malgré la parole donnée), des Cosséiens jusqu'aux petits enfants, voilà des actes difficiles à excuser.

1. Alexandre ravagea Thèbes en 335, mais épargna Athènes.

2. Il ne s'agit pas ici du poète du même nom. Ces meurtres sont relatés par Quinte-Curce, [83] I, 17.

8. En ce qui concerne Clytus¹, sa faute fut expiée au-delà de son importance ; et cet acte témoigne, aussi bien que tout autre, de ce que la complexion naturelle d’Alexandre était entièrement tournée vers la bonté. On a judicieusement dit de lui qu’il tenait de la Nature ses vertus, et de sa destinée, ses défauts. Quant au fait qu’il était un peu vantard, qu’il ne supportait guère d’entendre parler de lui en mal, et au fait qu’il fit jeter, étant dans les Indes, ses mangeoires, ses armes et ses mors – tout cela me semble pouvoir être rapporté à son âge et à l’étonnante réussite de son destin. Que l’on considère aussi, d’autre part, ses très nombreuses vertus militaires, son sérieux, sa prévoyance, son endurance, sa discipline, sa subtilité, sa magnanimité, sa résolution, sa réussite : dans tout cela, même si l’autorité d’Annibal ne nous l’avait appris, il a été le premier entre les hommes. Et que dire des rares beautés et qualités de sa personne, qui allaient jusqu’au miracle² : ce port de tête, ce maintien vénérable dans un visage aussi jeune, au teint vermeil et éclatant :

*Ainsi ruisselant des eaux de l’Océan, Lucifer
Que Vénus chérit entre tous, montre sa face
Et dissipe les ténèbres de la nuit.*

Virgile [112]
VIII, 589-591.

9. Ajoutons encore l’excellence de son savoir et de ses capacités, la durée et la grandeur de sa gloire, pure, nette, exempte de défauts et de haine, et le fait que longtemps encore après sa mort ce fut une croyance religieuse de penser que les médailles à son effigie portaient bonheur à ceux qui les arboraient ; qu’il y a plus de rois et de princes qui ont raconté ses exploits que d’historiens qui ont raconté les exploits de tout autre roi ou prince que ce soit ; qu’à présent encore, les Mahométans, qui méprisent toutes les autres histoires, acceptent la sienne et l’honorent par un privilège spécial. Si l’on rassemble tout cela, il faut bien admettre que j’ai eu raison de le préférer à César lui-même, qui est le seul pour lequel j’ai pu un instant hésiter dans mon choix. Il est indéniable qu’il y a une plus grande part personnelle dans les

1. Compagnon d’Alexandre, il avait osé critiquer celui-ci en faisant l’éloge de son père. Alexandre, qui était ivre, le tua, et le regretta amèrement par la suite.

2. Le texte de 1580 comportait ici : « car on tient entre autres choses que sa sueur produisoit une tres douce et souefve odeur. » Cette « précision » a disparu ensuite.

exploits de César et une plus grande intervention du sort dans ceux d'Alexandre. Ils ont fait plusieurs choses qui se valent, et peut-être quelques-unes des plus grandes pour César. Ce furent deux torrents qui ravagèrent le monde çà et là :

Virgile [112]
XII, vv.
521-525.

*Comme de toutes parts le feu prend dans un bois,
Une aride forêt où le laurier crépite ;
Comme dévalent écumants et grondants,
Des torrents vers la plaine et qui sur leur passage
S'en vont tout dévastant...*

Mais si l'ambition de César avait en soi plus de modération, elle n'en a pas moins causé tant de malheurs dès lors qu'elle a visé à la ruine de son propre pays, et causé tant de désastres dans le monde, que tout bien pesé, je ne peux faire autrement que de pencher du côté d'Alexandre.

10. Le troisième personnage, et le plus éminent de tous à mon avis, c'est Epaminondas. Il est loin d'avoir connu autant la gloire que les autres – mais la gloire n'est pas ici un élément déterminant. De la résolution et de la vaillance, non celles que l'ambition aiguise, mais celles que la sagesse et la raison peuvent enraciner dans une âme bien faite, il en avait autant qu'on peut l'imaginer. Il a donné, à mon avis, autant de preuves de sa valeur qu'Alexandre lui-même, ou même que César. Si ses exploits guerriers n'ont été ni aussi nombreux, ni aussi remarquables, ils ne laissent pourtant pas, à bien les considérer dans toutes leurs circonstances, d'être aussi importants et décisifs, et témoignent d'autant de hardiesse et de science militaire. Les Grecs lui ont fait cet honneur indiscutable de le nommer « le premier d'entre eux » ; et être le « premier des Grecs », n'est-ce pas aussi être « le premier du monde » ? Quant à son savoir et à ses capacités, on peut encore aujourd'hui citer ce jugement ancien disant que « jamais homme ne sut autant et parla si peu de lui ». Il faisait en effet partie de l'école¹ Pythagoricienne, et nul ne parla jamais mieux que lui en public : c'était un excellent orateur, très convaincant.

11. En ce qui concerne son caractère et sa morale, il a surpassé de très loin tous ceux qui se sont jamais mêlés des affaires

1. Le mot « secte » a pris aujourd'hui un sens tellement péjoratif, qu'il vaut mieux l'éviter ici.

publiques. Car en ce domaine, qui doit être celui que l'on considère avant tout, qui seul indique vraiment ce que nous sommes, et auquel je donne autant d'importance qu'à tous les autres pris ensemble, il ne le cède à aucun philosophe, et même pas à Socrate. Chez cet homme-là, l'honnêteté est une qualité personnelle, dominante, uniforme et incorruptible, et par rapport à elle, chez Alexandre, elle semble inférieure, incertaine, variable, faible, et fortuite.

12. Dans l'Antiquité on a considéré qu'en examinant par le menu tous les autres grands capitaines, on trouvait en chacun quelque qualité particulière qui l'avait rendu illustre. Mais en celui-ci seulement, on trouve une vertu pleine et entière, et constante, qui ne laisse rien à désirer dans tous les aspects de la vie humaine, publique ou privée, en temps de paix comme en temps de guerre, qu'il s'agisse de vivre ou de mourir glorieusement. Je ne connais aucun caractère ni destin d'homme que je regarde avec autant de respect et d'affection. Il est bien vrai que son obstination à demeurer pauvre, je la trouve en quelque façon excessive, telle qu'elle est dépeinte par ses meilleurs amis. Et que cette façon de se comporter, pourtant noble et tout à fait digne d'admiration, je la trouve un peu difficile à suivre pour moi, et même simplement à envisager, sous la forme qu'elle avait prise chez lui.

13. Seul, Scipion Emilien, si on lui attribuait une fin aussi fière et admirable, et une connaissance des sciences aussi profonde et universelle, pourrait faire jeu égal avec lui. Ô quelle déception m'a causée le temps, en nous enlevant¹ justement, et parmi les premières, ces deux vies, les plus nobles qu'il y eût dans l'œuvre de Plutarque, celles de ces deux personnages qui, de l'avis de tous furent, l'un le premier des Grecs, l'autre des Romains ! Quelle matière, et quel ouvrier !

14. S'agissant d'un homme qui ne fut pas un saint, mais « galant homme », comme on dit, aux mœurs policées et conformes à la normale, d'un rang social moyen, celui qui eut, que je sache, la vie la plus riche qui se puisse vivre entre les vivants, et rehaussée par de riches et enviables qualités, tout bien considéré, c'est pour moi Alcibiade. Mais à propos d'Epaminondas, et comme

1. Ces deux « vies » de Plutarque sont en effet perdues.

exemple d'une extrême qualité, je veux ajouter ici quelques-unes de ses façons de penser :

15. Le bonheur le plus doux qu'il eut en toute sa vie, il a déclaré que c'était le plaisir qu'il avait donné à son père et à sa mère par sa victoire de Leuctres¹. C'est leur faire beaucoup d'honneur que de préférer leur plaisir au sien, si justifié et si complet, après une action aussi glorieuse.

16. Il estimait qu'il n'était pas possible, même pour redonner la liberté à son pays, de tuer un homme sans même savoir s'il avait eu une quelconque responsabilité dans cette affaire. C'est pourquoi il fut si réservé à l'égard de l'entreprise de Pélopidas et de son compagnon pour délivrer Thèbes. Il considérait aussi que dans une bataille, il fallait éviter de s'attaquer à un ami qui fût du parti contraire, mais l'épargner.

17. Son humanité à l'égard des ennemis eux-mêmes le rendit suspect, aux Béotiens par exemple : après avoir admirablement forcé les Lacédémoniens à lui ouvrir le passage qu'ils avaient tenté de conserver à l'entrée de la Morée, près de Corinthe, il s'était contenté de leur passer sur le ventre sans chercher à les poursuivre à outrance, et fut pour cela démis de ses fonctions de général en chef. Ce fut tout à son honneur, et une honte pour les Béotiens d'avoir à le réintégrer ensuite dans ses fonctions, et de reconnaître à quel point leur gloire et leur salut dépendaient de lui. La victoire le suivait partout comme son ombre : la prospérité de son pays mourut avec lui², comme elle était née de lui.

1. Victoire remportée en Béotie en 371, contre les Spartiates.

2. Les mots « *luy mort* » ont été ajoutés à la main sur l'exemplaire de 1595 de la BNF.